

dans l'avenir, domine toutes les autres ; c'est la question du fer et du charbon. C'est celle que je voudrais esquisser, sinon traiter devant vous, et ceux d'entre vous qui voudront la fouiller dans son détail historique, dans ses précisions techniques, ont à leur disposition une littérature abondante et sérieuse, qui est en train de se publier à l'heure même où je parle. C'étaient, hier, les articles et les livres de M Engerand (1), Député du Calvados ; hier encore, les livres d'un universitaire, M. Driault et d'un Professeur de l'Enseignement supérieur libre, M. Schefer ; demain, ce sera une brochure de M. Maurice Alfassa, et si, après ce que je vais vous dire aujourd'hui, si, après avoir lu ces livres, votre conviction n'est pas faite sur la nécessité impérieuse qui s'impose à nous de remettre la main sur la totalité des mines de fer de la Lorraine, et, les possédant, de nous assurer les moyens de les exploiter nous-mêmes, vous aurez perdu votre temps et j'aurai perdu le mien, car l'évidence est aussi éclatante que la lumière même du soleil.

Pour vous rendre compte de l'importance de cette question, je voudrais que quelques-uns d'entre vous s'amusement à reporter sur une carte quelconque le tracé des frontières successives que nous avons eues au cours du XIX^e siècle : celle de 1795, à la paix de Bâle ; celle de 1815, au Congrès de Vienne ; celle de 1871, au traité de Francfort, et qu'ils y ajoutent le tracé de l'occupation allemande telle qu'elle s'est faite dans les premiers mois de la guerre de 1914.

Au point de vue technique, je me bornerai à vous donner une seule indication. Sur notre vieux continent, la nature a assez mal distribué les matières premières de la métallurgie, en ce sens que le charbon est généralement d'un côté, et le minerai de fer à quelques centaines de kilomètres plus loin. Cela est extrêmement gênant quand on recherche la production à bon marché, parce qu'il faut faire faire de gros trajets ou au charbon pour aller trouver le fer, ou au fer pour aller trouver le charbon. Le hasard veut qu'une seule région en Europe, une seule et unique, celle qui est comprise entre la Meuse et le Rhin, est pourvue à la fois de charbon et de minerai de fer : de charbon en quantité honorable, pas extraordinaire ; de fer, en quantité telle que l'on peut dire que le bassin de la Lorraine, aussi bien annexée que Française, est le réservoir du minerai de fer de l'Europe continentale tout entière à l'heure où nous sommes.

En 1795, à la paix de Bâle, à la veille du XIX^e siècle, nous avions, nous Français, la totalité du minerai de fer et la totalité du charbon compris dans cet angle supérieur du Rhin et de la Meuse.

En 1815, nous perdons la moitié du charbon.

En 1871, nous perdons la totalité du charbon et la moitié du fer. Et si les résultats de l'invasion de 1914 venaient par malheur à être consolidés, nous n'aurions plus ni fer, ni charbon.

Or si vous voulez regarder de près l'histoire de l'Allemagne, son histoire économique, dans ces dernières années vous y reconnaîtrez aisément que sa puissance militaire, et sa puissance économique dans son ensemble, sont fonction de sa puissance métallurgique. Il est vraiment extraordinaire de voir ce qu'une politique gouvernementale active, soutenue par des gens qui avaient confiance en eux mêmes et dans l'avenir, est arrivée à produire en Allemagne au cours des trente dernières années.

Je vous ai dit que je ne vous donnerais pas de chiffres, mais je vous fournirai quelques indications que je vous supplie de retenir, parce qu'elles sont de nature à nous dicter notre devoir, à chacun de nous, dans les jours qui vont venir.

En 1880, l'Allemagne, comme production métallurgique, représentait le tiers de la puissance anglaise. En 1912, trente deux ans plus tard, l'Allemagne dépassait l'Angleterre des deux tiers de la puissance britannique. Pendant le même laps de temps, les Etats-Unis d'Amérique ont accru leur production dans la proportion de 800 % ; l'Allemagne était parvenue à 600 % de son point de départ, et si demain l'Allemagne restait en possession

(1) ENGERAND, *Les Frontières lorraines et la force allemande* ; Perrin, 1916, et Correspondant des 10 et 25 Septembre 1916.

DRIAULT et SCHEFER, *La République et le Rhin, le problème économique*, Tenin, 1916 ;

MAURICE ALFASSA, *Le Fer et le Charbon lorrains*, Berlin, 1916.

de ce qu'elle a pris dans notre bassin de Briey, la neutralité de M. le Président Wilson pourrait se demander s'il ne serait pas trop tard pour faire attention au péril germanique, car l'Allemagne serait incontestablement la première puissance métallurgique de l'univers entier.

Quant à ce qu'a représenté pour nous l'occupation du bassin de Briey, l'occupation des régions industrielles du Nord et de l'Est, ici encore je ne vous donnerai pas de chiffres, mais un résultat : Au mois de novembre 1914, nous étions privés des trois quarts ou des quatre cinquièmes, suivant l'espèce, de notre production en fonte d'acier ou de fer et de nos hauts-fourneaux. Si bien que si nous n'avions pas eu l'Angleterre avec nous, si l'Angleterre n'avait pas assuré la liberté des mers, la lutte était impossible : nous étions obligés de capituler faute d'armements.

Je vous le dis avec une conviction profonde : si l'on n'arrive pas à abattre la puissance métallurgique allemande, on n'abattra pas sa puissance militaire. D'autres, plus forts que les gouvernements actuels, y ont échoué, qui se sont bornés à vouloir limiter les armements. Je parle de Napoléon I^{er}, qui, au lendemain de la bataille d'Iéna, alors qu'il était maître de l'Europe, à peu près tout entière, sauf l'Angleterre et la Russie, s'est imaginé qu'il tiendrait la Prusse tranquille en limitant, si je ne me trompe à 40.000 hommes, le chiffre maximum de son armée. Ce grand homme n'avait pas prévu, et peut-être l'aurait-il pu, que cette limitation a été la base même de la réforme militaire allemande d'où est sortie la guerre actuelle : c'est parce qu'ils n'avaient le droit que d'entretenir 40.000 hommes, que les Allemands ont inventé le service universel à court terme, qui a fait passer sous les drapeaux des milliers, des centaines de mille et des millions d'hommes, et qui a permis de jeter aux prises, dans la guerre à laquelle nous assistons aujourd'hui, des masses humaines formées de réservistes, des masses comme jamais on n'en avait vu réunies au cours de l'histoire.

Par conséquent, tout ce que l'on mettra dans le traité de paix, toutes les précautions que l'on prendra, tout sera inutile et inefficace si, du même coup, on n'arrache les ongles qui ont servi à déchirer nos chairs, si l'on n'enlève pas les mines de fer et au besoin les mines de charbon, qui ont servi à armer la barbarie scientifique à laquelle nous avons eu affaire.

Ne croyez pas que ce soit ici une conception purement française ; notre devoir et notre intérêt sont tracés tout au long, dans le manifeste des associations allemandes, dont je vous parlais tout à l'heure. Ce manifeste, qu'on a oublié — il a déjà dix-huit mois de date, et en France on n'aime pas parler longtemps de la même chose — dit en propres termes que si l'Allemagne n'était pas entrée en possession de nos mines lorraines, elle n'aurait pas eu le métal nécessaire pour fabriquer les obus qu'elle jette sur nos enfants, et que depuis le mois de décembre 1914, 60 à 80 % — les trois ou quatre cinquièmes — de la production de la fonte et de l'acier qui sert à fabriquer ces obus est alimenté par les mines de fer du bassin géologique de Lorraine, de Thionville à Briey. Et quand, dans ses préoccupations d'avenir, le même manifeste demande qu'on consolide ces propriétés, qu'on les garde à tout jamais dans l'obédience, dans la domination allemande, il vous dit pourquoi : c'est qu'avec le fer et avec le charbon on est le maître du monde.

Et l'on trouve dans ce document, cette parole adorable, d'une candeur ineffable, ou plutôt d'un cynisme extraordinaire que l'on rencontre si souvent sous la plume des savants allemands eux-mêmes :

« On ne peut plus, disent les bons apôtres, trouver aucune protection dans des traités qu'au moment où l'on portun on foulera de nouveau aux pieds ».

Et alors ? Gardons le fer, gardons le charbon. Ce sont « moyens d'influence décisifs ». Cela vaut mieux que des « chiffons de papier » (1).

Mais ne croyez pas que derrière cette ambition, que je révèle devant vous, d'opposer à ces prétentions des volontés égales, se cache la pensée qu'il faut annexer des

(1) Avant et après la fallacieuse tentative de paix faite par l'Allemagne le 12 Décembre 1916, la presse germanique de toutes nuances, les orateurs politiques de toutes opinions, conservateurs, centristes, démocrates et socialistes, n'ont pas cessé de répéter la même antienne, de révéler les mêmes appétits.